

Paul Le Jéloux

8 poèmes

Paul Le Jéloux nous a quittés le 28 décembre 2015. C'était un poète princier et un sourcier des mots. Dans ses textes, depuis ceux du premier de ses trois livres, tous parus aux éditions Obsidiane, *L'exil de Taurus* (1983) jusqu'aux derniers, publiés dans diverses revues, « *tout est animé de grâce, d'ivresse royale, de vérité* », comme il le dit dans son poème *La forêt du mal* (*Le vin d'amour*, 1990).

Issu de la terre de Bretagne, de la matière de Bretagne, il y a été nourri de la magie des contes et des légendes et ce rapport au monde, fondé sur les émerveillements et les terreurs d'enfance, a fait de lui un enchanteur comme la poésie française contemporaine n'en a connus que peu. Un grand poème est un Eldorado, un pays de cocagne, c'est-à-dire l'inconnu, l'inespéré, l'île fortunée. Il rend visible le rêve et, inversement, enveloppe d'un épais mystère le familier. Chaque texte de Paul Le Jéloux accomplit ce double mouvement, nous prend par la main, avec tendresse et résolution, et nous emmène vers des rivages éclairés par une lumière venue d'ailleurs. Il se définit lui-même quelque part comme un « *paysan de lumière* » et du paysan, comme du porteur de lumière, ce dieu Eosphoros, peut-être, père des Hespérides, ses poèmes ont le charme et la puissance thaumaturgique. Mais la poésie de Paul Le Jéloux est aussi maritime que terrestre.

On reconnaît immédiatement sa voix, sa musique, qui semble monter des profondeurs océanes du subconscient, où plonge l'art véritable, pour y trouver des perles élaborées dans le plus grand et intime secret. C'est une voix qui nous convie à des fêtes de liberté et d'émotions, de féeries et de joie reconquise et qui, pour tous ceux et celles dont la vie n'a de sens que comme chemin et exploration, comme ascension en soi et au-delà de soi, aussi, ira s'amplifiant et sera comme un vin aussi exaltant que consolant. Dans *À deux amis qui ne se connaissaient pas* (*Le sang du jour*, 2001), écrit à la mémoire de deux de ses amis les plus proches, Le Jéloux a ces mots qui pourraient servir de devise à toute son œuvre : « *Que l'Arche d'or vous emmène loin, où les nuages ne brouillent rien, où déception, cendre ou meurtre ne pèsent pas. Ni la maladie. Dans l'asile des bienheureux et des libres.* » Emmanuel Moses

Fin Août

Le piano est triste, le violon féminin
On ouvre des fenêtres. Le jardin est un baquet
Le parasol est un jasmin. C'est la fête des amourettes
L'été venu à pas d'échasses après la paresse des pluies
L'été qui sent bon abonde sous la casquette.

Et la paupière est à son Noël déchiré
Les yeux se comblent, les blés sont toujours loin.
Quelqu'un a laissé des clefs, communes casemates.
L'été s'en va, doute et safran, soleil, adieu les ondes où tu
souffriras.

Approche d'automne

La mort n'a pas de forêt
elle peuple les rêves de ceux qui ne sont plus enfants

Nature donne plus que la vie
flagelle les feuilles jaunies

Pour que les lèvres
se mêlent au vaillant Toujours

Le livre des disparitions, des saisons, referme
le blond été spirituel

Des fourches de légendes, de lois, de bois
pénètrent le ventre de la terre

Ce que chair extorque à l'amour

Et les résilles du monde
confirment que tout se fane, mourra
dans le verbe de patience

La promenade

Une journée sans poème où l'on a vu beaucoup de choses
où le ciel d'Automne était safrané et s'embrasait au crépuscule
Les feuilles sont à peine touchées par le dard de la mer
qui guette sournoisement comme un grand poisson sourd
dans l'aquarium cruel du temps qui n'est pas encore
et qui reste invisible.

Je n'ai pas compté les heures de ce jour sans poème.
j'ai marché, j'ai mangé cérébralement le sentier caillouteux
j'ai eu pitié d'une grosse pierre qui brille là
divinité close entourée de fougères malades
j'ai marché jusqu'au village où j'ai entendu trois cris
Trois cris stridents comme si revenait l'arpenteur
avec ses verrous de splendeur interroger le cadastre
et le bouquet gris des maisons. La seule chaumière
laissée par le moderne m'a semblé une grosse larme
et le vent a soufflé en direction des bois.
J'ai acheté mon journal et j'ai vu la barrière se fermer
pour le tortillard qui n'en a pas pour très longtemps.
La pluie est venue sans tricherie avec sa loi de forge,
de griserie et de désert. Il pleuvait sur les toits,
sur des chapeaux, des casquettes et sur ma tête nue –
J'ai dévalé midi et joué avec l'église qui est un coquillage sacré,

sous son fardeau de dogmes mais bien libre avec ses pierres
un peu bleues et sa flèche du mercredi qu'on dirait si près des
nuages.

Le lierre parlait de retard, les affiches parlaient des jours finis –
J'ai bien compris que rien ne s'accomplit que dans la solitude
et que la gaieté et les pleurs sont de même verdure.

La longue lecture

Le temps libéré est notre défaite
pourtant la rumeur toujours la porte
à tire d'aile, dans le colisée des ruelles jaunes –
ombre d'un quotidien de fer,
aux puits des larmes, jusqu'au bout des beaux jours.
Car les beaux jours sont cruels, ensevelis et poreux
que soulève un hercule de gloriole
au lent remugle de l'intime, au liseré soufflé
d'un poids, d'une trace, point ou fête, tout ruisselant, revenant à
nous
en ciel clément.

Vers cette confirmation d'amis, de mains frottées, de temple
d'amour à timbre et à toucher.

Tout réconfort !

Le doigt d'un neveu de Baruch
parcourant à allure d'oracle, la page incendiée de son livre,
faisant chanter tous les rubans argentés, la voix de plainte,
les oiseaux bleu-bistré de la Bible,
sérénade à science irrévocable de reposer, comprendre sans peur,
de peser, tous doutes ôtés, l'espoir et le repentir avec des arceaux.

Ne pas brusquer : ailer. Ne pas bruire. Ne pas fermer : cercler.
En la pâte aux mille ruses d'aimer.

Les bardaches

Nous avons de toujours existé
La vitre du monde pour tous est la même
mais le reflet du soleil nous perce et nous inonde
d'une voix de fleur sérieuse
qui suit la courbe de l'anse d'une amphore d'Ancien Empire
dont les marques pèsent sur notre nez
Nous sommes nés farouchement différents
dans une embarcation giboyant de comètes
de flux de vitalités vibronnantes
où même les dieux s'affaissent en simples panoplies
Rien ne dure dans votre regard à nous exilé

dans notre cervelle de sueurs gravées
 pas même le petit roi et la république
 pas même les lois et leurs chiffres
 chiffons de sel, griffons de sol
 coup de grisou dans l'Harmonie
 nous avons d'étranges mains, de moutonnantes inerties
 nous les voyons très tôt dans les algues du cœur, près des tombes
 des Anciens
 Nous déclarons « peut-être » aux fêtes de l'humain
 Nous savons tout des antilopes et des biches
 Comment on s'essuie les mains dans la cendre dorée et cuite
 nous cultivons un enfer d'aiguilles et d'épingles
 nous écrivîmes très tôt le premier roman
 où a éclos la panique de la narration, les abeilles du feu
 la glace bleue du désert qui s'éveille
 Nous sommes un pli de l'Espèce, une manière indigne et sainte
 cherchant à pas, à pattes de loup, l'aliment et le signe.

Touaregs

(au chemin d'une fable)

C'est une sorte de désert
 où s'est perdue la clef
 Ne cherchez pas à gauche ou à droite
 Ici l'horizon est sans pardon
 n'a borne que par la soif
 Les denrées naviguent dans la sécheresse et le désespoir
 Il y a juste une inclination légère
 des rayons, un grand ciel sans menthe
 qui domine au-dessus de nous, trop tard.
 Alors veillons, librement avec la surdité du jour
 dans la jeunesse sans confins des sables
 qui ne troublent ici que cette sauterelle,
 ce serpent têtu dans la misère.
 La vie parfois n'a pas de plis
 et se nourrit de roches grises,
 de parcimonie, de durées fières sans rive,
 Il faut fixer le fléau de la balance
 Se faire un peu chameau, jouer aux osselets
 sinon la vie n'aura pas de sens
 il ne faut pas rester là où l'on pense
 et faire le guet sans rien laisser paraître
 en accompagnant quelques bons visiteurs
 en partageant des bouts de chair boucanée
 qui enivrent la patience, montent feu et thé vert
 dans l'échange d'une main, d'un geste,
 d'une fête pour célébrer les honneurs de la terre
 Pour se capturer soi-même vivant dans la tradition

et le rite, et s'il vous plaît, parmi ces petites boutiques posées
et les caravansérails, amitié et contentement, votre beau rire, tout
bleu, si libre.

Un baiser de Catulle

Tu as l'haleine du juste, les veines d'un bon timonier
Tu n'as pas ton pareil sur les mers
les îles sont bien trop petites
Qu'est-ce qui a fait d'un saut de puce
une colère vive sur le front ?
J'ai mal aligné mes doigts
Une rumeur de source faisait trembler la table
J'ai eu trop de respect pour toi
qui lévites comme un ourson blanc
sur cette abondance d'hiver
Tu n'es dieu ni mon maître
J'irai presser mes recettes de mots
dans un asile moins désert –
Tu te rembrunissais, y aura-t-il un peu de jour
sur la lune de Lucien ?
ou du givre triomphera-t-il
de ta neuve espèce de gingembre ?
O des fioles, des soucis, des moments de toi !
Fera-t-il gris cet après-midi – là
quand nous nous reverrons ?
Me feras-tu injure, ou bonne mine et sourires ?
Tu es machine compliquée
gouvernée par des nuages à toi
Je croule sous l'offense : ta différence,
ta charité ne vont pas de soi.
L'espace reverdit après cette injustice,
de très vagues péchés seront remis ?

Yakoutie

– De nuit conquise et de banquise sans partage,
l'année est aux arrêts. Saison fixe dans le cœur de l'homme
Une cheminée se souvient. Des fumées mauves,
pupilles au ciel en morceaux, étoile et givre fracassé.

L'haleine de l'enfer, la bouche des grelots
recommence qui ouvre lointainement nos pas
vers plus d'arrière-contrées, soupirs de fades seigneurs.

La pluie a déversé dans des creux

des boules de suif violentes, d'où se détachent
des vœux sévères du rien, tout un fracas de gel
tirant vers le monde aux yeux fermés, telle la bête aveuglée –

tel le lisse des comètes, lents corps de demi-dieux
où les bouleaux s'arrêtent, où luit un feu pressé
sur tout ce vide monotone où saignent des bras de géants,

où brillent cristaux dans la paille,
la paille ramenée par l'amont des fleuves, les oiseaux ou les
hommes,
jusqu'à ce bleu du monde où tout cuit de silence,
en gel sans bornes ni effet –

Traineau bifurquant, sonnaille des chiens bleus,
lent bivouac à la bouche de mer. Le sol démenti
en halos, en gerçures Sel et Mains englouties jaunes et rouges.
Pâleur des feux, doigts ferreux, sourire, chaleur au sang,
langage sec et arqué, tenture, chanvre, crécelle et simbleaux.

Paul Le Jéloux est né à Pontivy en 1955 et est décédé le 28 décembre 2015. Il a été professeur de français langue étrangère et d'anglais. Il vivait dans un village de Haute-Bretagne. Prix de la Vocation (1985). A publié en particulier *Le Vin d'Amour* (Obsidiane, 1990), *Le sang du jour* (Obsidiane, 2001). A traduit Patrick Kavannah et Louis Mac Neice. D'autres poèmes ont été publiés dans la [Dixième Secousse](#).